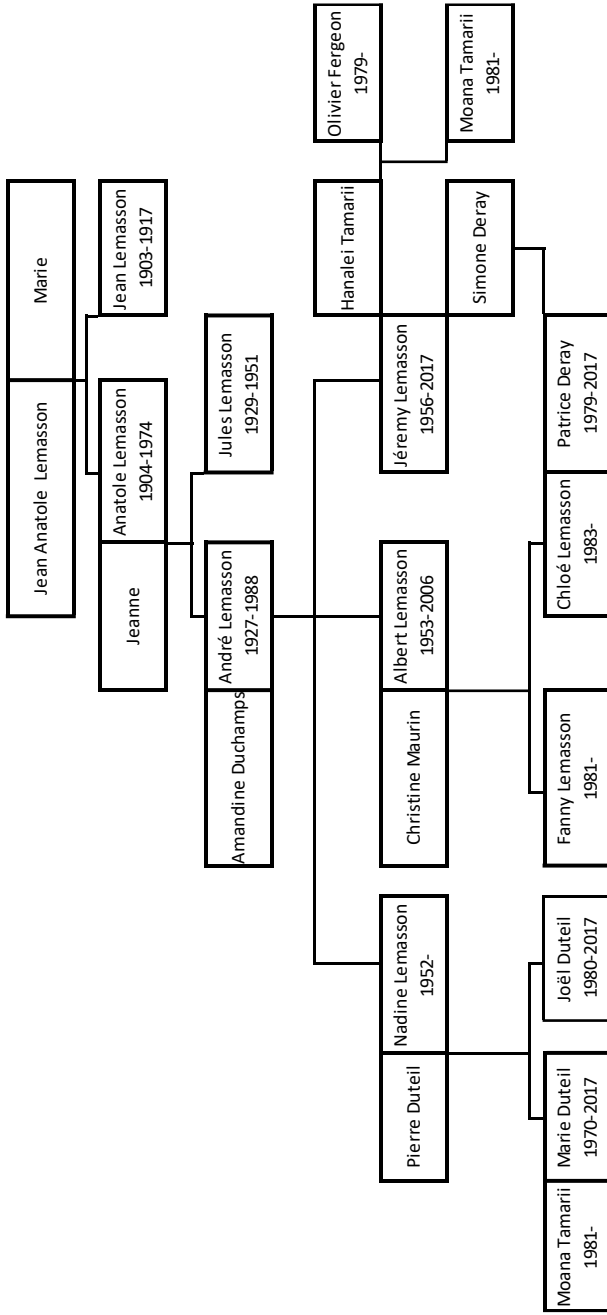


Françoise Saint-Chabaud

BLEU POISON

S-Active



LE HAVRE

La mer avait encore forci. Elle grondait, se soulevait violemment sous l'effet des vagues. À l'horizon, des nuages bas zébraient le ciel d'épais traits noirs tandis que des rafales de vent balayaient le littoral, emportant avec elles des paquets d'écume qui se dispersaient jusque sur le boulevard du bord de mer. À l'évidence, une tempête d'une force inhabituelle s'annonçait.

Dans les rues, des silhouettes fantomatiques erraient, luttant contre la pluie qui enveloppait Le Havre depuis l'aube. Parmi elles, Fanny Lemasson, emmitouflée dans un large manteau à la capuche rabattue, marchait d'un bon pas. Elle avait l'habitude des caprices de la météo. Elle était née dans cette ville et ne craignait pas la colère des éléments. Au contraire, elle les aimait et avait décidé, malgré le mauvais temps, de se rendre à l'université pour terminer un rapport important.

Au moment où elle entrait dans la salle des professeurs, des tourbillons de vent s'abattirent sur le campus et firent trembler les vitres d'une manière inquiétante. Comme la plupart de ses collègues, elle avait auparavant annulé ses cours et les étudiants, ravis de rentrer chez eux, s'étaient tous volatilisés. Un peu

désemparée de se retrouver seule dans cette grande pièce vide, elle s'assit à l'une des tables de travail et remarqua un homme de haute taille qui lui tournait le dos. Il semblait ne faire aucun cas du tumulte extérieur. Elle hésita quelques instants, puis se décida à lui adresser la parole.

— Excusez-moi, je peux vous poser une question ?

L'homme se retourna et la fixa avec aplomb.

— Je vous écoute.

Elle ne le connaissait pas et ne l'avait jamais croisé dans l'enceinte de l'université. Pourtant, son visage lui parut familier.

— Vous êtes nouveau dans ce département, n'est-ce pas ?

— On peut dire ça.

— Alors, vous travaillez sans doute en binôme avec l'un de mes collègues ?

— Non. Je viens pour vous, chère madame.

La réponse de l'inconnu la surprit et elle ne put s'empêcher de pousser un cri qu'elle regretta aussitôt.

— Soyez sans crainte, fit-il d'un air condescendant. Je viens en ami.

Il afficha un curieux sourire et se rapprocha.

— J'arrive d'un pays... d'une île pour être plus exact que vous semblez avoir oubliée mais qui se souvient toujours de vous et de votre famille.

Fanny se figea.

— Vous pouvez préciser, balbutia-t-elle.

— Est-il nécessaire de vous rappeler que votre sœur et une partie de votre famille paternelle habitent en Nouvelle-Calédonie ?

— Non, je ne le crois pas.

Elle avait murmuré sa réponse dans un souffle et se sentait gagnée par une sourde appréhension.

— Évidemment, reprit-il en élevant le ton. C'est pour cette raison que je suis là. Je suis mandaté pour vous ramener auprès de votre sœur qui a besoin de vous.

— Quoi ! Vous plaisantez ? s'écria-t-elle en se levant brusquement.

— Ai-je l'air de plaisanter ? Lisez plutôt.

En disant ces mots, il lui tendit une lettre qu'elle saisit et déplia avec lenteur comme si elle avait peur de ce qu'elle contenait. En reconnaissant l'écriture de sa sœur Chloé, son cœur se mit à battre la chamade.

— Vous devriez vous asseoir, lui conseilla l'inconnu en lui saisissant le bras.

— Laissez-moi. J'ai besoin d'être seule.

— Comme vous voudrez. Je reviendrai demain à la même heure pour que vous me donniez votre réponse.

Une fois l'homme parti, Fanny Lemasson inspira profondément et se rassit. Elle posa la lettre sur ses genoux et la fixa un long moment, le regard vide. Assaillie par un flot de sentiments contradictoires, elle était en proie à une vive émotion. Que se passait-il sur cette terre lointaine pour que sa sœur qui n'écrivait jamais lui fasse porter cette missive ? Qui était cet homme ? Pouvait-elle lui faire confiance ? Autant de questions auxquelles elle était incapable de répondre. Pour conjurer sa peur, elle se mit à lire la lettre à haute voix.

Ma très chère sœur,

Je n'ai pas la force de te téléphoner, je suis trop dévastée. Patrice vient de mourir dans un accident d'avion.

Ses mains se mirent à trembler et elle reposa la lettre sur ses genoux, terrassée par la nouvelle. Puis elle se mit à réfléchir à ce que signifiait cette disparition. Pour sa sœur, la perte de son mari était douloureuse. C'était évident, mais pas seulement. Elle n'ignorait pas que Patrice, à la mort de leur père, avait sauvé de la faillite la compagnie familiale en la gérant d'une main de fer, s'attirant du même coup de nombreuses inimitiés dans l'île. Surtout, elle connaissait les violents différends qui opposaient régulièrement les membres de sa famille présents au conseil d'administration. Elle imaginait donc sans peine les tensions, les rivalités et elle se sentit soudain coupable de vivre loin de Chloé. Mais qu'y pouvait-elle ? Il y avait longtemps qu'elles avaient choisi des chemins différents. Elle soupira en songeant que cela faisait des années qu'elles ne s'étaient pas revues. De plus en plus inquiète, elle continua sa lecture.

... Sa mort m'obsède, jour et nuit. Je ne crois pas à la thèse de l'accident. Patrice était trop bon pilote.

Fanny s'arrêta de lire. Ce qu'elle découvrait au fil des mots la plongeait dans un abîme de perplexité. Évidemment elle savait Chloé en admiration devant son mari et son refus d'admettre une erreur de sa part ne l'étonnait pas. Mais elle comprenait moins

pourquoi elle n'envisageait pas un accident mécanique. Ce qui suivait l'intriguait encore davantage.

... Il y a sûrement autre chose.

La phrase était soulignée de deux traits rageurs. Stupéfaite, elle la lut plusieurs fois, essayant d'y chercher un sens car il devait forcément y en avoir un. Chloé n'avait pas écrit ces mots au hasard, sinon pourquoi les avoir soulignés. Elle cherchait sûrement à attirer son attention, peut-être même à l'avertir. Mais de quoi et dans quel but ? Avec de plus en plus d'appréhension, Fanny continua sa lecture.

Au nom du serment que nous avons fait jadis, je te conjure de revenir à Nouméa, au moins pour quelque temps.

Cette fois, elle n'avait plus de doute. Chloé cherchait à lui forcer la main et se servait étrangement d'un ancien serment oublié de tous. Fanny grimaça en se demandant s'il s'agissait d'un simple appel au secours ou bien d'une manœuvre pour la faire revenir en Nouvelle-Calédonie. Elle avait toujours des actions dans la compagnie familiale et de sombres tractations pour son contrôle avaient peut-être déjà commencé. Elle en conclut que sa sœur prévoyait sans doute le pire et voulait s'assurer de son soutien financier.

Fanny ferma les yeux et se laissa emporter, malgré elle, par les souvenirs qui l'assaillaient. L'île de son enfance, qu'elle croyait à jamais reléguée à un lointain passé, se rappelait soudain à elle, avec une force qui l'effraya.

Elle n'avait pas dormi de la nuit. La tempête n'y était pour rien, la faute incombait plutôt aux nombreuses interrogations qui l'avaient tourmentée sans relâche jusqu'au petit matin. Trop de souvenirs remontaient à la surface, trop de mauvaise conscience aussi. Fanny soupira et sortit du lit. Le jour se levait à peine quand elle se dirigea à tâtons vers la salle de bain. Dans la demi-obscurité, elle fit couler un peu d'eau froide dans le lavabo, s'aspergea le visage puis, une fois rafraîchie, elle appuya sur l'interrupteur et se regarda dans le miroir.

Cheveux en bataille, paupières gonflées par le manque de sommeil, elle ressemblait à un zombie. À presque quarante ans, son visage d'ordinaire encore jeune était marqué par la fatigue et elle remarqua plusieurs rides qui commençaient à se former autour de sa bouche. Seuls ses yeux avaient gardé tout leur éclat. Mais pour combien de temps ?

Depuis son retour en France, à l'âge de dix-huit ans, Fanny n'avait pas une seule fois regardé en arrière. Elle avait retrouvé avec joie ses cousins en Normandie et décidé une bonne fois pour toutes que la Nouvelle-Calédonie n'était qu'un accident de parcours dans la vie de sa famille. Rien ne l'attachait à cette terre.

Après de brillantes études, elle était devenue professeur de français à l'université du Havre et rêvait au roman qui la rendrait

célèbre. Elle habitait depuis quelques années la demeure familiale que son père, en mourant, lui avait léguée et passait son temps libre à l'embellir. Une vie sans histoire, ponctuée de rires et de balades à travers le pays de Caux en compagnie de sa cousine Anne-Lise, d'un an sa cadette, passionnée comme elle d'art et d'histoire.

Oui, Anne-Lise était bien celle qui pouvait l'aider. Malgré l'heure matinale, Fanny décida de l'appeler. Mais en entendant la sonnerie, elle fut prise de remords et raccrocha. Elle écrivit à la hâte un texto qu'elle lui envoya sans même le relire. Inutile. Elle connaissait la réactivité de sa cousine et savait qu'elle allait la rejoindre quelle qu'en soit la raison.

ooo

À huit heures exactement, Fanny poussa la porte de la brasserie *Sublim's* en plein centre du Havre. L'établissement était bondé et elle se fraya avec difficulté un passage entre les tables, jusqu'à celle qu'elle venait de réserver par téléphone. Anne-Lise était déjà installée, un journal posé près d'elle. Son abondante chevelure, d'une blondeur vénitienne, lui mangeait la moitié du visage. C'était une femme très mince qui s'arrangeait pour mettre en valeur sa silhouette. Toujours habillée de tuniques ajustées et de pantalons moulants, elle avait les bras ornés de lourds bracelets indiens et autour du cou de multiples colliers de perles de couleur. Elle ne passait jamais inaperçue. Quand elle vit enfin Fanny, elle ne lui laissa pas le temps de s'asseoir et lui lança, d'un ton courroucé :

— Il m'a appelé.

Devant l'absence de réaction de sa cousine, elle s'énerva.

— Je te dis que ton type a eu le culot de m'appeler.

— Tu parles de celui qui est venu à l'université ?

— Eh bien oui ! De qui d'autre ?

— Je ne comprends pas, fit Fanny accablée par la nouvelle. Je ne vois pas en quoi ça te concerne ! Qu'est-ce que ce type cherche à ton avis ?

— De l'argent ou simplement nuire à notre famille.

— Mais il y a tout de même la lettre de ma sœur !

— C'est peut-être un faux, rétorqua Anne-Lise en haussant les épaules.

— Impossible, j'ai reconnu l'écriture de Chloé. Et puis il y avait une coupure de journal dans l'enveloppe, sans parler d'internet où j'ai pu découvrir tous les détails de l'accident. Non, il y a une raison et je crois la connaître.

— Vraiment ?

Un serveur interrompit leur conversation. Fanny s'assit et commanda d'autorité deux petits déjeuners avant de continuer :

— Tu n'es pas sans savoir que je possède encore 25% des actions de la compagnie familiale *Pacific Air*. Cela en gêne plus d'un car ma sœur et moi détenons plus de la majorité du capital.

— Oui, je sais, c'est ce qui a permis à ton beau-frère de faire la pluie et le beau temps à la tête de la compagnie !

— Exactement. Tu imagines ce que doit subir la pauvre Chloé maintenant que Patrice est mort. Elle qui ne s'est jamais intéressée aux affaires, qui a toujours vécu dans l'ombre de son mari et qui...

— Pourquoi es-tu si sûre qu'elle a envie de te voir revenir à Nouméa ? l'interrompt Anne-Lise. Enfants, vous étiez toujours en train de vous chamailler.

Fanny se passa la main dans les cheveux pour cacher son trouble.

— Et après ? Ça n'empêche pas la solidarité entre nous ! Tu sais, cette compagnie a toujours été un panier de crabes où chacun tentait de tirer la couverture à soi, même si Patrice avait essayé d'y mettre le holà. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle je ne m'y suis jamais intéressée.

— Justement, pourquoi y retourner après toutes ces années ? Tu n'es au courant de rien, tu as pratiquement coupé les ponts avec tout le monde, alors je vois mal ce que tu vas apporter à ta sœur.

— Ma présence, tout simplement.

— Je crois vraiment que tu te fais des idées et j'ai peur pour toi. Oublies-tu la désapprobation de ta famille quand tu as quitté la Nouvelle-Calédonie ?

Fanny ne répondit pas. Elle se mordit la lèvre et eut envie de lui répliquer qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Mais elle n'en fit rien. Se méprenant sur son silence, Anne-Lise poursuivit :

— Franchement, tu n'as jamais apprécié ton beau-frère et tu as continuellement dénigré ce pays que tu as découvert à l'âge de sept ans quand ton père est retourné s'y installer.

— Tais-toi ! s'écria Fanny, n'y tenant plus. Tu ne sais rien de ma vie là-bas. Tu ne peux pas comprendre ce que je ressens.

— Admettons. Mais, par contre, ce que je constate c'est que la situation est pour le moins étrange. Chloé aurait dû t'avertir directement, t'expliquer la situation de vive voix et non pas

FRANÇOISE SAINT-CHABAUD

**On meurt aussi
au paradis**



À Tahiti, la femme d'affaires Heimata Lespage est victime d'une implacable machination. Son chemin croise celui de Tamatoa Walther, détective déjanté qui accumule les galères. Rien ne les rapproche. Et pourtant ils vont devoir mener ensemble une enquête à haut risque. Jusqu'où iront-ils pour découvrir une vérité qui dérange ?

Événements inquiétants... machination infernale... un polar où la réalité va rapidement prendre des allures de cauchemar, bien loin des clichés habituels sur la Polynésie.